

TUCKEY (*James-Kensington*), Capitaine de la *Royal Navy* (Greenhill, Mallow, comté de Cork, Irlande, 8.1776 — Estuaire du Congo, 4.10.1816).

Le 5 août 1816 une grande aventure commençait. Un voilier baptisé *Congo* battant pavillon britannique s'ancrait dans une crique du Zaïre, « communément appelé le Congo », en amont de Boma, et un groupe d'Européens s'en détachait, à bord de chaloupes, pour tenter l'audacieuse exploration du pays inconnu d'où descendait le gigantesque fleuve. Il ne s'agissait de rien moins que de résoudre l'énigme des sources du Zaïre. Le chef de l'expédition était un homme de quarante ans, marin accompli et colonial chevronné : le capitaine Tuckey de la *Royal Navy*. Sous ses ordres, outre le personnel d'organisation, se trouvaient quatre naturalistes dont le rôle unique était de recueillir une documentation scientifique sur les régions que l'on allait traverser. Quelques jours plus tard, les chaloupes étaient amarrées au pied des rapides de Yelala, peu en amont de l'actuel Matadi, car il ne pouvait être question de leur faire remonter plus avant le fleuve mué en un torrent étroit et impétueux.

C'est à cet endroit même que, plus de trois siècles plus tôt, en 1485, l'explorateur portugais Diego Cão, avait été contraint de faire faire demi-tour à ses caravelles.

Tuckey avait atteint le fond d'une impasse du monde, au-delà il allait se lancer dans une véritable *terra incognita*.

L'expédition fut poursuivie par voie de terre, en suivant les sentiers reliant les rares villages indigènes. Hélas ! elle n'allait pas bien loin. Dès les premiers jours, elle commença à s'émietter, plusieurs Européens frappés de fièvre ayant dû être évacués. Il s'était à peine écoulé cinq semaines et pas plus d'une centaine de kilomètres avaient été franchis, que déjà cette caravane d'hommes énergiques et enthousiastes n'était plus qu'une troupe découragée et hagarde revenant sur ses pas pour rallier hâtivement l'estuaire et chercher du secours à bord du voilier *Congo*. Comme des fantômes, à bout de force, malades soutenant de plus malades encore, ils s'en allaient par des pistes difficiles, aux prises avec l'indiscipline, le pillage, la désertion des porteurs indigènes...

« Marche terrible, plus funeste pour nous que la retraite de Moscou », notera Tuckey dans son *Carnet de voyage*. Ce calvaire dura du 9 au 16 septembre 1816, date à laquelle le voilier recueillit les rescapés titubants. La situation était désastreuse et le chef de mission la résume d'une plume défaillante : « Des cercueils ! » Tuckey traîna quelques jours encore et mourut, le 4 octobre. Dix-sept Européens décédés, dont les quatre naturalistes, tel fut le bilan de cette tentative avortée de pénétration dans le centre africain !

Le mystère du Congo restera entier pendant plus d'un demi-siècle encore, car il faudra attendre la mémorable traversée d'est en ouest du continent, terminée en 1877, par Stanley, pour que l'identité du Lualaba, de Livingstone et du Zaïre des Portugais soit enfin établie.

La mission Tuckey, cependant, méritait un meilleur sort. Elle fut organisée par l'Amirauté britannique et rien ne fut épargné pour l'équiper au mieux. Au moment de son départ d'Angleterre, le 16 février 1816, le président du Conseil maritime anglais déclarait :

« Jamais, dans aucune contrée du monde, » une expédition de découverte, n'a été envoyée » sous de meilleurs auspices et de plus flatteuses » espérances de succès ».

Les *Carnets de voyage* de Tuckey et de son premier adjoint scientifique, le professeur Chrétien Smith, furent heureusement sauvés. Ils ont été intégralement reproduits dans un ouvrage volumineux publié par l'Amirauté, sous le titre exhaustif suivant : *Narrative of an Expedition to explore the River Zaïre, usually called the Congo,*

in South Africa in 1816, under the direction of Captain J. K. Tuckey, R. N. — To which is added the Journal of Professor Smith, some general observations on the country and its inhabitants, and an Appendix containing the natural history of that part of the Kingdom of Congo through which the Zaïre flows. Published by permission of the Lords Commissioners of the Admiralty, London, John Murray, Albemarle Street, 1818.

Une traduction en français quelque peu abrégée en a été publiée à Paris, la même année.

L'expédition Tuckey fut organisée principalement dans le but d'établir que le Congo et le Niger n'étaient qu'un seul et même fleuve. Les instructions rédigées par l'Amirauté sont formelles à cet égard et montrent combien la connaissance géographique de l'Afrique centrale était encore rudimentaire au début du XIX^e siècle.

Le grand explorateur Mungo Park, qui parcourut le Niger de 1795 à 1796, était persuadé de l'identité des deux grands fleuves. Une nouvelle mission fut confiée à Park en 1805 par le gouvernement britannique à l'effet de descendre le Niger jusqu'à son embouchure, c'est-à-dire, pensait-il, l'estuaire connu du Zaïre. Tous les Européens de cette expédition furent massacrés avant d'atteindre le delta du Niger.

L'énigme du destin du Niger restait entière et ne fut levée qu'en 1830. Aucun des navigateurs longeant les côtes nord du golfe de Guinée n'avait supposé, en effet, que la ligne de mangroves soulignant, sur plusieurs centaines de kilomètres, d'immenses marécages ne communiquant à l'océan que par de multiples bras étroits engorgés de vases et quasi inabordable, cachait l'embouchure du Niger à l'océan.

Onze ans plus tard, Tuckey s'attaquait au même problème géographique que Park, mais cette fois c'était en partant de l'embouchure du Zaïre qu'il allait tenter d'atteindre l'hypothétique confluent Niger-Congo.

Malgré que l'expédition Tuckey ne pût remonter le fleuve inconnu que sur une très faible partie de son cours et n'apporta pas de solution au problème qui lui était proposé, les observations scientifiques réunies par elle sont fort appréciables. Les plus cohérentes sont celles faites par le docteur Chrétien Smith, premier adjoint scientifique du chef de mission, dont le nom ne peut être omis dans une biographie de ce dernier. Smith, norvégien de nationalité, était professeur de botanique à l'Université de Copenhague ; il s'était créé une notoriété à la suite de ses herborisations dans les régions quasi inconnues du grand Nord de la péninsule scandinave. Sa contribution à l'expédition du Zaïre fut remarquable. On trouve dans le *Narrative* de 1818 de l'Amirauté, une abondante notice sur « les collections de plantes recueillies sur les bords du fleuve Congo par le professeur Smith », due à la plume de l'éminent botaniste Robert Brown qui fut, en Grande-Bretagne, un des pionniers de la classification naturelle botanique lancée par les frères de Jussieu. L'Amirauté s'entendait à choisir ses collaborateurs ! L'herbier de Smith comportait 620 espèces dont 250 nouvelles ; trente genres étaient inédits. On peut dire que la notice due à Smith et Brown constitue le premier apport à la botanique systématique du bassin congolais.

Les *Carnets de route* de Tuckey contiennent des observations fort intéressantes sur la géographie physique et, ce qui est remarquable pour l'époque, des notions de valeur sur la géologie des régions traversées. Le capitaine a défini trois zones bien distinctes, d'aval en amont : celle de Boma constituée du « plus vieux granite », dont le *Fetish Rock* est un bel affleurement ; celle de Matadi à Isangila avec ses rochers stériles « d'ardoises et de masses de quartz micacées » ; enfin, au-delà d'Isangila, celle à « pierres à chaux » avec ses berges escarpées de « marbre » simulant des « châteaux » gothiques dont les ruines sont suspendues sur le fleuve ». Il faudra attendre septante ans pour

que l'existence de ces trois grandes divisions : secteur granitique, secteur métamorphique, secteur calcaire, soit confirmée par Peschuel-Loesch et qu'il y soit ajouté le secteur des grès rouges s'étendant de Manyanga au Stanley-Pool et celui des grès blancs couvrant les plateaux Bateke.

Des cartes sont annexées aux notes de Tuckey. On y reconnaît l'estuaire proprement dit du fleuve, puis le couloir étroit infranchissable, à zigzags accentués, entrecoupé de deux sections à chutes, celle de Yelala et celle d'Isangila, enfin la section calcaire d'amont où le fleuve s'élargit considérablement et présente de longs biefs navigables. Le point extrême atteint par l'expédition se situe avec précision à dix kilomètres en aval du confluent du Kwilu, c'est-à-dire à 50 km en amont d'Isangila. Les indigènes interrogés affirmèrent qu'au-delà de ce point extrême, « plus aucun obstacle ne s'opposait à la navigation ». C'était là une indication complètement fautive, puisqu'en amont de la section calme qui s'étend d'Isangila à Manyanga, il y a un long couloir de chutes et rapides à traverser avant d'atteindre la nappe du Stanley-Pool.

Stanley a rendu hommage à l'expédition Tuckey, qui, dit-il, dans son ouvrage *Cinq années au Congo*, « recueillit enfin des données » sérieuses, précises et dignes de foi sur le cours » du Bas-Congo, depuis son embouchure jusqu'à » une distance de 280 km à l'intérieur des terres ». Cependant, il se plaint amèrement ailleurs d'avoir été induit en erreur par la carte de Tuckey.

Sur la foi de ce document, lorsque Stanley quitta le Pool pour entreprendre la descente du fleuve, il pensait ne rencontrer qu'une seule chute importante, celle d'Isangila, avant d'atteindre celle de Yelala toute proche de l'estuaire navigable. Cette carence d'information lui fit prévoir que la section fluviale qu'il lui restait à parcourir pour terminer son immense voyage transcontinental ne serait qu'un jeu ; en réalité, il mit cinq mois pour franchir en pirogue l'itinéraire infernal du Pool à Isangila et là il renonça à continuer par voie d'eau. « J'ai cherché vainement », écrit Stanley, la cataracte unique (Isangila) de Tuckey qui semblait reculer à mesure » que nous avançons, et à chaque chute signalée » les indigènes disaient que c'était la dernière » et je croyais chaque fois que c'était celle du » capitaine anglais ! »

Tuckey était incontestablement un bon observateur, mais il fut obligé d'intégrer dans ses notes et croquis, beaucoup de données qui ne résultaient que de déclarations fantaisistes ou intéressées des indigènes. Il n'eut matériellement pas le temps de vérifier celles-ci, car la maladie et la mort vinrent très vite interrompre son labeur. C'est ce qui explique les erreurs dont ses documents sont entachés. Il s'en est parfaitement rendu compte puisqu'il signale « l'impossibilité de se procurer des naturels, » des informations valables relativement au cours » du fleuve et à la nature du pays ». Les esclavagistes qui infestaient la région et dont tous les chefs indigènes étaient des complices, mirent tout en œuvre pour contrecarrer l'avancement de la caravane de Tuckey et celui-ci fut incapable de se procurer des guides sûrs, non à la solde des rabatteurs. On peut même se demander si la mort qui frappa tous les membres de l'expédition à l'intérieur des terres — à l'exception d'un seul qui fut cependant fort malade — ne fut pas le résultat de causes non naturelles, car les indigènes connaissent des poisons insidieux qui ne pardonnent pas. Les marchands d'esclaves n'osèrent aborder de front la troupe d'hommes armés et résolus de la mission Tuckey, mais ils n'étaient pas gens à reculer devant un crime sordide, accompli par des serviteurs à leurs ordres. L'examen du rapport du chirurgien de la mission Tuckey donne un incontestable poids à l'hypothèse de l'assassinat par empoisonnement de plusieurs membres de la malheureuse expédition.

J. K. Tuckey eut une vie tourmentée. Issu d'une famille presbytérienne irlandaise, dès son jeune âge il est hanté par un désir d'évasion.

A quinze ans il fait un premier voyage aux Indes occidentales et un second sur les côtes du Honduras. Ce n'est pas la misère, comme ce fut le cas pour beaucoup d'autres, qui le pousse, puisque ce sont des amis qui lui permirent d'effectuer de tels voyages à titre de passager. Il entre ensuite, comme simple contremaitre, dans la marine de guerre britannique où il va accomplir toute sa carrière. Il assiste à des combats contre la flotte hollandaise d'Extrême-Orient et débarque à Amboine après la capitulation de la garnison. Un trait sympathique de son caractère chevaleresque est sa participation à une expédition pleine de dangers, pour dégager des Hollandais qui étaient assaillis par des hordes indigènes dans la jungle où ils s'étaient réfugiés pour échapper aux Anglais. On trouve ensuite Tuckey à Macao, à Ceylan, à Colombo. Il est nommé lieutenant de vaisseau à la suite de son intervention énergique et apaisante au cours d'une sédition de l'équipage du vaisseau qui le portait. Pendant six ans Tuckey, patrouillant les mers, est mêlé aux conflits anglo-français. Dans la baie de Bengale il participe à un dur combat avec une frégate française qui est forcée d'amener ; puis il est envoyé aux îles Seychelles et, plus tard, en Mer Rouge où il fait un long et épuisant séjour au cours duquel il contracte un mal qui ne le quittera plus. Il va ensuite établir une base d'occupation en Nouvelle-Galles du Sud. Mais sa carrière militaire, qui n'avait connu jusque là que des succès, est brusquement interrompue en 1805. En ramenant son bateau de guerre en Europe, Tuckey est pris en chasse par une flotte française au large de Rochefort, et, après un vif engagement, doit se rendre. Durant neuf années Tuckey reste prisonnier en France. Il est honorablement traité et se marie avec une compatriote...

Libéré en 1814, à la suite de l'abdication de Napoléon, il rentre aussitôt en Angleterre. La captivité de Tuckey fut laborieuse : il acquit une parfaite connaissance de la langue française, lut beaucoup, se passionna pour les sciences naturelles, et écrivit un ouvrage en quatre volumes titré : *Géographie maritime et statistique*. On y trouve, d'après les meilleurs autorités et ses observations personnelles, quantité de descriptions de côtes, d'îles, de fleuves, de routes, de nombreux pays du monde, ainsi que des aperçus sur le commerce, les colonies, les marines militaires et marchandes.

Peu après son retour dans sa patrie, Tuckey est promu premier capitaine de vaisseau. Il apprend les intentions de l'Amirauté quant à une expédition vers l'intérieur du Congo et sollicite le périlleux honneur de son commandement. Si ses titres sont incontestables et ses aptitudes éprouvées, sa santé est cependant ébranlée et l'Amirauté marque quelque hésitation avant de faire droit à sa candidature.

L'illustre Compagnie, après la mort prématurée de Tuckey, reconnut hautement ses qualités de compétence et d'abnégation ; on trouve sous la plume du secrétaire de l'amirauté cette appréciation : « Le journal du capitaine Tuckey » est livré au public sans retouche, il est la preuve » que ses talents répondaient à la grandeur de » l'entreprise ».

Tel était l'homme qui se lança à la découverte des sources du Congo !

Si l'on s'en réfère à l'*Encyclopédie britannique*, à l'article Congo, le capitaine Tuckey et quelques-uns de ses infortunés compagnons furent inhumés à l'île des Princes, immédiatement en amont de Boma.

19 avril 1952.
M. Sluys.

E. J. Devroey et R. Vanderlinden, *Le Bas-Congo, artère vitale de notre colonie*, Goemaere, Bruxelles, 1951, pp. 298-299. — E. Devroey, *Le bassin hydrographique congolais*, Mémoire I. R. C. B., 1941, pp. 59-63.